

I. Éléments biographiques

A. « L'enfant prodige du romantisme »

Issu d'une famille de petite noblesse d'épée et de robe originaire du Vendômois, c'est le fils et le petit-fils de lettrés : son grand-père était poète et amateur des *Proverbes* de Carmontelle, son père haut-fonctionnaire, Victor-Donatien de Musset-Pathay édita les œuvres complètes de Rousseau, écrivit des romans, des récits de voyages et diverses études. Alfred de Musset a une sœur cadette et un frère aîné, Paul, qui l'encourage dans sa carrière et défendra sa mémoire en écrivant des biographies et en rééditant ses œuvres. Musset montre très tôt ses dons pour la littérature : élève au collège Henri-IV, il remporte le deuxième prix de dissertation latine au Concours général en 1827. Par la suite, il poursuit avec moins de sérieux des études en médecine, en droit et en peinture. Dès 1826, il fait paraître une ballade intitulée « La Nuit » puis deux ans plus tard « Un rêve » dans *Le Provincial*, journal dijonnais d'Aloysius Bertrand et la même année, *Confessions of an English Opium Eater (L'Anglais mangeur d'opium)* de Thomas de Quincey. Introduit par Paul Foucher, beau-frère de Victor Hugo, il fréquente à dix-huit ans le Cénacle romantique, le salon de l'Arsenal de Nodier et se lie avec Sainte-Beuve et Vigny tout en menant une joyeuse vie de dandy parisien débauché. Cependant son admiration pour ses aînés ne l'empêche pas de prendre ses distances par rapport au mouvement romantique dont il dénonce les outrances, notamment dans les *Contes d'Espagne et d'Italie* (1830). En outre il a l'impression de ne pas être vraiment reconnu au début de sa carrière littéraire.

Pourtant quand il achève à vingt-trois ans *Lorenzaccio*, il a déjà une certaine notoriété et une petite expérience littéraire

aussi bien dans le domaine poétique, théâtral que journalistique, avec entre autres, les articles de *La Revue fantastique* publiés dans *Le Temps*. En 1830, la publication des *Contes d'Espagne et d'Italie* le fait connaître et donne au public l'image d'un **jeune poète talentueux, fantaisiste et railleur**. Cette année-là paraissent deux poèmes (*Les Secrètes Pensées de Rafaël, gentilhomme français* et *Les Vœux stériles*) ainsi que *La Nuit vénitienne*, comédie en un acte*.

Mais cette première expérience au théâtre de l'Odéon interrompue au bout de deux représentations (1^{er}-2 décembre 1830) est un échec cuisant pour Musset qui décide d'écrire désormais des pièces à lire, non destinées à la représentation qu'il publie dans *La Revue des deux mondes*. Une première pièce, *La Quittance du diable*, avait pourtant été acceptée par le directeur du Théâtre des Nouveautés, mais n'avait pas pu être représentée, vraisemblablement à cause de la révolution de juillet 1830 qui avait détourné l'attention du public. Celui-ci devra attendre dix-sept ans avant de pouvoir assister à la représentation d'une pièce de Musset, *Un caprice* joué au Théâtre-Français en 1847. *Lorenzaccio* fait partie du *Spectacle dans un fauteuil* dont la première partie parue en 1832 (datée de 1833) comprend *La Coupe et les Lèvres*, *À quoi rêvent les jeunes filles*, *Namouna* et dont la seconde livraison contient *La Nuit vénitienne*, *André del Sarto*, *Les Caprices de Marianne*, *Fantasio* et *On ne badine pas avec l'amour*.

B. 1834 : l'année terrible

Le début des années trente constitue une période à la fois féconde et tourmentée et Musset peut à juste titre considérer qu'il est arrivé « trop tard dans un monde trop vieux » (*La Confession d'un enfant du siècle*). L'écrivain se fait remarquer par sa maturité littéraire et intellectuelle et son expérience de

la souffrance. En effet, il a perdu son père lors de l'épidémie de choléra qui ravage la France en 1832, ce qui le détermine à embrasser une carrière littéraire. Il aura une vie sentimentale agitée, collectionnant les maîtresses (George Sand, la comédienne Rachel, Louise Colet entre autres) et les passions malheureuses. Pour lui la littérature n'est pas un passe-temps, un simple divertissement mais devient un véritable métier. Musset est encouragé et secondé par François Buloz, directeur de *La Revue des deux mondes* depuis 1831, qui pousse le jeune écrivain à travailler et à publier. Musset voyage beaucoup en 1834, entre Venise, Paris et Bade et publie en deux volumes *Un spectacle dans un fauteuil* (*On ne badine pas avec l'amour*, *Lorenzaccio*, *La Nuit vénitienne*, *André del Sarto*, *Les Caprices de Marianne*, *Fantasio*).

Même si la peinture de la passion occupe une place secondaire dans *Lorenzaccio*, les œuvres de cette époque reflètent son amertume et son désenchantement amoureux, après ses deux liaisons malheureuses avec Mme Beaulieu, « la dame de Saint-Ouen » et Mme de la Carte. Il rencontre George Sand en juin 1833, lors d'un repas organisé par Buloz. Leur liaison mouvementée, qui commence par une promenade à Fontainebleau, immortalisée par le poème « Souvenir », puis un voyage en Italie en novembre 1833, qui les conduit à Venise, est marquée par des péripéties et des coups de théâtre : infidélités de Musset alors que George Sand est souffrante puis trahison de cette dernière avec le médecin Pagello qui soigne Musset tombé malade au début de l'année 1834. Les amants terribles sont plongés dans un cycle de réconciliations (à la fin de l'année 1834 par exemple) et de ruptures, la dernière datant de 1835. George Sand joue auprès de lui le rôle de Muse — puisqu'elle lui fournit la matière et l'ébauche de *Lorenzaccio* — et d'amante dont la légende survit grâce aux abondants détails fournis par les biographes,

les contemporains et surtout à travers la transposition littéraire et idéalisée de *La Confession d'un enfant du siècle* (1836). La correspondance de cette époque donne une idée de l'atmosphère orageuse de cette période (février 1834) :

De quel droit m'interroges-tu sur Venise ? Étais-je à toi à Venise ? Dès le premier jour quand tu m'as vue malade, n'as-tu pas pris de l'humeur en disant que c'était bien triste et bien ennuyeux une femme malade ? Et n'est-ce pas du premier jour que date notre rupture ? Mon enfant, moi, je ne veux pas récriminer, mais il faut bien que tu t'en souviennes, toi qui oublies si aisément les faits. Je ne veux pas te dire tes torts, jamais je ne t'ai dit seulement ce mot-là, jamais je ne me suis plainte d'avoir été enlevée à mes enfants, à mes amis, à mon travail, à mes affections et à mon travail pour être conduite à trois cents lieues et abandonnée avec des paroles si offensantes si navrantes sans aucun autre motif qu'une fièvre tierce, des yeux abattus et la tristesse profonde où me jetait ton indifférence. Je ne me suis jamais plainte, je t'ai caché mes larmes, et ce mot affreux a été prononcé, un certain soir que je n'oublierai jamais, dans le casino Danieli : « George, je m'étais trompé, je t'en demande pardon, mais je ne t'aime pas. » Si je n'eusse été malade, si on n'eût dû me saigner le lendemain, je serais partie ; mais tu n'avais pas d'argent, je ne savais pas si tu voudrais en accepter de moi, et je ne voulais pas, je ne pouvais pas te laisser seul, en pays étranger, sans entendre la langue et sans un sou. La porte de nos chambres fut fermée entre nous, et nous avons essayé là de reprendre notre vie de bons camarades comme autrefois ici, mais cela n'était plus possible¹.

1. Lettre publiée dans *La Revue de Paris*, 1^{er} novembre 1896.

C. Musset après *Lorenzaccio*

Après *Lorenzaccio* Musset écrira moins d'œuvres importantes, hormis son roman autobiographique, *La Confession d'un enfant du siècle*, dédié à George Sand et le cycle poétique des quatre *Nuits* (*Nuit de mai, d'août, d'octobre, d'avril* en 1835, 1836, 1837, 1838) considérées comme des chefs-d'œuvre du lyrisme romantique. Il expérimente d'autres genres littéraires en écrivant des nouvelles (*Emmeline, Les Deux Maîtresses, Pierre et Camille, Le Secret de Javotte*), des contes (*Histoire d'un merle blanc*) moins connus que sa production théâtrale. C'est seulement à partir de 1847 que ses pièces sont jouées avec succès au Théâtre-Français, notamment *Un caprice* redécouvert grâce à une traduction russe. Évoquons également *Il faut qu'une porte ouverte ou fermée, Il ne faut jurer de rien, André del Sarto, Les Caprices de Marianne*.

Grâce à l'amitié du duc d'Orléans, père de son ancien condisciple d'Henri-IV, il obtient un poste de bibliothécaire au ministère de l'Intérieur (1838) puis il travaillera à la bibliothèque du ministère de l'Instruction publique (1853), aura de nombreuses liaisons plus ou moins heureuses (son frère Paul épouse l'une des femmes qu'il a rejetées). Il est nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1845 puis est élu à l'Académie française en 1852 après deux échecs. Le déclin et les problèmes matériels commencent dès 1838 et il est progressivement miné par la maladie (probablement la syphilis) et l'alcool : il s'éteint le 2 mai 1857. Sa mort ne fait pas grand bruit bien que des écrivains contemporains célèbres comme Mérimée, Lamartine ou Théophile Gautier assistent à ses obsèques. Il est enterré au Père-Lachaise.

II. Le contexte historique

A. Les années trente : l'ère des révolutions en Europe

Lorenzaccio reflète de manière transposée et indirecte l'atmosphère mouvementée des années 1830 ainsi que les aspirations d'une génération qui a l'impression d'être flouée et sacrifiée. Après Chateaubriand, le « vague des passions », le « mal du siècle » marquent une jeunesse romantique qui vit dans la nostalgie d'une grande époque révolue, celle de la Révolution française et de l'épopée napoléonienne : « Les déclarations d'apolitisme ne sont plus comme naguère des positions de combat, mais un refus traduisant la révolte ou la nostalgie, signe non point d'indifférence mais d'exigence ou d'espérance déçue, où l'on retrouve la dialectique du relatif et de l'absolu¹. » Pour le lecteur de 1834, la pièce n'est pas une œuvre historique et datée, éloignée de ses préoccupations et des événements contemporains mais un **miroir de l'actualité** et des **aspirations de son temps**. Selon Henri Lefebvre « *Lorenzaccio* est une pièce politique, pleine d'allusions aux événements contemporains² ». En effet, les paroles belliqueuses des patriotes de Florence contre l'occupant sont un écho lointain des révolutions qui secouent l'Europe (I, 3) :

LA MARQUISE. *Cela vous est égal à vous, frère de mon Laurent, que notre soleil, à nous, promène sur la citadelle des ombres allemandes ?*

Ces « révolutions sœurs » suscitent la sympathie et un élan de solidarité en France, terrain d'action du républicain anticlérical Mazzini, fondateur de la société secrète « Jeune

1. Cl. Duchet, « Théâtre, histoire et politique sous la Restauration », *Romantisme et politique*, 1815-1851, Armand Colin, 1969, p. 300.

2. H. Lefebvre, *Musset*, L'Arche, Paris, 1970, p. 14.

Italie » à Marseille et de la princesse Christine de Belgiojoso que Musset rencontre à Paris mais qui reste indifférente à son amour — tout comme Pauline Garcia.

En effet en 1830, avec le modèle de la Révolution française et après le passage de Napoléon, les nationalismes se réveillent un peu partout en Europe et l'idée nouvelle de l'autodétermination des peuples se développe et se répand en **Italie**, en **Belgique**, en **Pologne**. Ainsi à Varsovie, les insurgés pensent pouvoir œuvrer tranquillement, persuadés que les Russes vont envoyer l'armée polonaise écraser les révolutions française et belge. L'insurrection polonaise dure presque un an, de novembre 1830 à octobre 1831 jusqu'à la chute de Varsovie tombée aux mains de l'armée russe. À partir de février 1831, la révolution gagne Bologne, Modène, Parme et d'autres villes. La princesse Belgiojoso en exil dont il est épris, a participé à l'insurrection de la Romagne contre le pouvoir pontifical et lui a inspiré le personnage de la marquise de Cibo. Les régions révoltées proclament « les Provinces unies d'Italie » le 26 février 1831 mais le gouvernement français de Casimir Périer ne soutient plus les Italiens qui subissent l'intervention autrichienne. Des troubles éclatent à Bruxelles à partir du 25 août 1830 puis dans tout le pays, ce qui provoque une intervention de l'armée gouvernementale qui envahit la capitale en septembre.

Finalement la Belgique parvient à se libérer de la tutelle hollandaise et déclare son indépendance en novembre 1830, alors que les Russes et les Autrichiens ont impitoyablement maté les insurrections polonaises et italiennes. Ces derniers voulaient se débarrasser de la puissance autrichienne et de l'autorité papale. Cette allusion historique transparaît dans les propos acerbes de la Marquise qui s'intéresse à la vie politique et à l'avenir de la cité, domaine traditionnellement masculin, si bien que sortant de sa réserve habituelle, elle fait figure d'Égérie politique (I, 3) :

Et vous, son bras droit, cela vous est égal que le duc de Florence soit le préfet de Charles Quint, le commissaire civil du pape, comme Baccio est son commissaire religieux ?

B. Des années de crise et de désillusion : la France après 1830

La France a servi de **modèle** aux révolutionnaires des autres pays européens, mais d'une certaine manière, comme dans la Florence de *Lorenzaccio*, rien n'a vraiment changé : fantoches et tyrans se succèdent et le peuple crédule, s'enthousiasme facilement, prend les armes, meurt sur les barricades mais est finalement berné. Théâtralité, **grandiloquence** et **idéalisme** caractérisent l'atmosphère politique qui inspire Musset si bien que de la réalité à la scène la transposition est aisée et transparente pour ses contemporains. Pour Gonzague Saint-Bris, biographe de Musset, « il est évident que la Florence des Médicis est en fait la France de Louis-Philippe, humiliée par la chute de Napoléon et corrompue dans ses mœurs. » Florence et Paris se superposent de même que Musset se confond avec son personnage éponyme, selon Henri Lefebvre :

À travers les Médicis, Alfred de Musset vise et atteint Bourbons et Orléans, et ceux qui les soutiennent, et l'alliance réactionnaire du Trône avec l'Autel, et les interventionnistes étrangers, la Sainte-Alliance de César et du Vatican. Il montre un prince infâme ; il montre les contradictions surgissant jusque dans les classes dirigeantes [...]¹.

Plus d'une trentaine d'années plus tard, sous le Second Empire, Alexandre Dumas fera passer des allusions politiques dans son roman *Une nuit à Florence* (1861), à travers les Florentins aux idées républicaines. La révolution de 1830

1. *Ibid.*, p. 122.